



ELOGE

DE

M. LE MARQUIS D'ALBERT.

CHARLES, MARQUIS D'ALBERT, naquit à Aix le 2 Avril 1686, d'Antoine d'Albert du Chêne, Président à Mortier au Parlement de Provence, & de Marguerite de Guidy, fille de M. de Guidy, Conseiller en cette même Cour. La maison d'Albert est d'une ancienne noblesse, elle a pour tige un certain Jean Alberti de Nice, fort connu dans l'Histoire. Guido Alberti l'un de ses descendans, reçût en 1361 de la Reine Jeanne, la terre de Grandbois, comme une récompense de ses services, & de lui sont sortis M.^{rs} d'Albert de Provence qui n'ont quitté la terminaison italienne de leur nom que depuis environ quatre-vingts ans.

On remarqua en lui dès son enfance un caractère ferme & décidé, mais tourné si naturellement au bien, qu'il n'excitoit en lui que des desirs plus vifs de se distinguer, & plus de constance & d'assiduité pour y réussir.

Après quelques années employées à ses premières études au Collège des Jésuites d'Aix, sa famille, qui le destinoit à l'Ordre de Malte en même temps qu'au service, le fit entrer Page du Grand-Maître à l'âge de douze ans.

Son passage à Malte fut accompagné d'une aventure singulière, & bien capable de faire juger de ce qu'il devoit être un jour. Il étoit embarqué sur un vaisseau marchand avec plusieurs autres passagers, la plupart Chevaliers: le navire fut attaqué dans sa route par un Corsaire Anglois. Le Capitaine, frappé de crainte à la vûe d'un ennemi qui lui paroissoit si supérieur, étoit déterminé à se rendre: le jeune d'Albert osa seul s'opposer à cette résolution, il encouragea l'équipage, fit armer ses confrères, & s'étant mis à leur tête, il reçut l'Anglois avec tant de vigueur, qu'il le contraignit à

l'abandonner, & à chercher ailleurs des prises plus faciles & moins périlleuses.

Il ne fut que peu de jours Page du Grand-Maître, & passa promptement aux autres emplois de l'Ordre, qui sont en quelque sorte la récompense de ce premier service; mais nous ne le suivrons pas plus loin dans un état qui lui est devenu dans la suite étranger, & nous nous hâterons de le considérer sous le point de vûe le plus intéressant pour l'Académie, comme Officier Académicien, qui, malgré son extrême vivacité, joignoit à la valeur la plus décidée la prudence d'un Philosophe & l'esprit d'observation d'un Physicien.

Il fut reçu Garde de la Marine en 1703, bien-tôt il fut connu pour ce qu'il étoit. Au combat de Malaga, quoiqu'il fût encore dernier Garde de la Marine, & qu'il y eût sur le vaisseau où il étoit dix Officier-majors, il fut choisi par le Capitaine pour aller, après le combat, rendre compte de sa manœuvre au Chef de la Division. Cet Officier comptoit bien apparemment que la vivacité avec laquelle M. le Chevalier d'Albert avoit payé de sa personne dans l'action ne lui avoit rien fait perdre de ce qui s'y étoit passé, & lui accordoit par-là sans y penser la véritable bravoure, dont le caractère essentiel est de voir le péril sans émotion, sans cette espèce de trouble qu'il jette toujours dans l'ame des demi-braves, & qui ne les aide à l'affronter qu'en leur en cachant une grande partie.

Au sortir du combat le navire alla joindre l'escadre de M. de Pointis au siège de Gibraltar. Comme on comptoit faire une attaque par mer au mole de la place, M. d'Albert fut destiné pour commander un des quatre petits bâtimens que chaque vaisseau armoit pour cette attaque; préférence qui n'eût pas manqué de révolter tous ceux qui étoient ou plus anciens, ou plus avancés que lui, si son mérite n'avoit pas été dès-lors universellement reconnu. L'attaque du mole n'eut pas lieu, mais M. d'Albert n'étoit pas venu au siège pour y être inutile, & ce ne fut qu'après avoir monté trois

ou quatre tranchées qu'il alla rejoindre par terre son vaisseau déjà parti, & vint désarmer à Toulon. Les années 1705, 1706 & 1707 furent marquées par autant de campagnes dans lesquelles, quoique des derniers Gardes de la Marine, il fit toujours fonction d'Officier; ce rang lui convenoit à tant de titres, qu'il sembloit déplacé toutes les fois qu'il ne s'y trouvoit pas: aussi la campagne de 1707 fut la dernière qu'il fit en qualité de Garde-marine, il fut fait Enseigne au mois de Septembre de la même année; dans les suivantes, il y eut peu d'armemens, mais M. d'Albert trouva moyen d'être employé dans le peu qui se firent: il alla en course sur le *Ruby*, vaisseau de 50 canons, commandé par M. de Norey, & il y fut presque toujours occupé à porter les ordres du Capitaine aux différens postes, & à commander l'artillerie & la mousqueterie des gaillards; toujours des commissions qui demandoient une valeur aussi intrépide qu'éclairée. Il eut part à deux combats, l'un du *Ruby* joint au *Trident*, vaisseau de pareille force, contre deux anglois de 60 & 72 canons, qui, après avoir été extrêmement maltraités, n'échappèrent qu'à la faveur du calme & de la nuit; & l'autre du *Ruby* seul contre *la Résolution*, vaisseau de la même nation, de 76 canons, qu'il força de s'échouer sous le fort de Vintimille, & de se brûler le lendemain.

L'espèce d'inaction dans laquelle étoit la Marine depuis quelques années, & l'envie que M. d'Albert avoit de se signaler, lui firent demander d'être employé dans l'Artillerie au siège de Barcelone, qui se fit en 1714 sous les ordres de M. le Maréchal de Berwick: il y servit effectivement, & y reçut même une blessure au visage.

Enfin la paix qui accompagna la Régence ayant fait absolument cesser tous les armemens, il crut que s'il ne pouvoit acquérir de nouvelle gloire, il pouvoit au moins s'enrichir de nouvelles connoissances; il accepta, avec la permission du Roi, le commandement d'un vaisseau de la Compagnie des Indes; & comme il se trouva l'ancien de deux Officiers de Roi qui avoient pris le même parti, il eut pendant trois ans

que durèrent deux voyages qu'il fit aux Indes, le commandement général des vaisseaux de la Compagnie : au retour de la dernière de ces campagnes, il fut nommé Lieutenant de vaisseau.

De retour en France, il reprit le fil de son service. Le Roi ayant résolu en 1728 de punir les fréquentes infractions des traités & les hostilités commises par les corsaires de Tripoli, arma une escadre sous les ordres de M. de Grand-pré, pour bombarder cette ville : M. d'Albert eut part à cette expédition, non seulement en agissant dans l'occasion en brave Officier, mais encore par les sages avis qu'il donna dans les différens Conseils de guerre, & qui contribuèrent beaucoup à faire respecter les armes du Roi par ces barbares. Deux ans après il fut employé sur l'escadre avec laquelle M. du Guay-Trouin alloit faire la visite des échelles du Levant, & y servit avec la même valeur & la même prudence : la récompense de ces deux campagnes fut la place de Capitaine de vaisseau, que le Roi lui accorda pendant qu'il étoit en mer, & dont il trouva la commission expédiée à son retour.

La guerre qui s'alluma en 1733 entre la France & l'Empire, lui fournit de nouvelles occasions de signaler son zèle ; il fut nommé pour commander l'*Aquilon*, vaisseau de 44 canons, sous les ordres de M. de Caylus, qui en montoit un autre de pareille force. Le but de cet armement étoit de visiter les Echelles du Levant, de protéger le Commerce, & de donner la chasse aux Corsaires impériaux ; mais la destination particulière de M. d'Albert étoit de parcourir les isles appartenantes aux Vénitiens, & d'obliger les sujets de cette République à observer la neutralité à laquelle le Sénat s'étoit engagé, & que mille intérêts particuliers les pouvoient porter à rompre en faveur des Impériaux. La délicatesse de cette commission se présente d'elle-même ; on voit à combien de ménagemens il se trouvoit engagé pour ne manquer ni au service du Roi, ni aux égards dûs à la République, & dans combien de circonstances, que ses instructions n'avoient pu prévoir, il étoit obligé de se charger de l'évènement : cependant

il sût éviter tous ces écueils, les plus dangereux, peut-être qu'il eût encore rencontrés, & goûta à son retour la satisfaction de voir que la Cour avoit approuvé toutes ses démarches.

Ce fut à la fin de cette campagne que l'Académie acquit M. le Chevalier d'Albert; il fut nommé à la place d'Associé-libre; vacante par la mort de M. de Rézay; mais le titre d'Associé-libre ne fut que pour s'accommoder avec les occupations & les absences que sa profession exigeoit de lui, il avoit depuis long temps fait ses preuves d'Académicien travaillant. Les vuidés du service militaire étoient remplis chez lui par des commissions également importantes & laborieuses; il avoit été nommé dès l'année 1733 pour l'examen d'un canal & d'un port projeté à Gravelines, pour suppléer à celui de Dunkerque; examen dont il se tira à la satisfaction de la Cour, & qui supposoit en lui un grand fonds de mathématiques & de physique, étrangère même à un grand nombre d'habiles marins, une activité, une exactitude & un détail qui ne peuvent être bien connus que de ceux qui ont exécuté de pareilles commissions.

Peu de temps après, il avoit été nommé à la direction du dépôt des journaux, cartes & plans de la Marine. Ce dépôt, qu'on peut à juste titre nommer le trésor public de toutes les nations, puisqu'il n'en est aucune, du moins de celles qui fréquentent la mer, qui ne participe à l'utilité qui en résulte, renferme tous les journaux, plans, vûes, profils, sondes, reconnoissances, observations que les Officiers françois y déposent au retour de leurs campagnes. Tous ces morceaux détachés doivent se réunir pour former des Cartes marines exactes: si tous étoient d'une égale précision, les Cartes n'auroient d'autres erreurs à redouter que celles qu'on y pourroit introduire en les réduisant à la même échelle, défaut dont certainement on ne peut soupçonner les Cartes du dépôt; mais il s'en faut bien que toutes les pièces qui doivent concourir pour composer les Cartes ne s'accordent entr'elles, alors le Mathématicien n'a souvent rien qui puisse le déterminer à préférer l'une à l'autre. Le local & les différentes circonstances

doivent entrer dans ce choix, & par conséquent on a besoin d'un Officier qui ait long temps navigé, qui ait vû & examiné presque toutes les mers, qui sache par qui & dans quelles occasions les Mémoires ont été dressés, en un mot qui joigne à une grande connoissance de la mer celle du degré de confiance qu'on doit accorder à chaque observation & à chaque Observateur. Telles étoient les qualités qui avoient déterminé la Cour au choix de M. d'Albert; il a eu le plaisir de voir avant sa mort le Public recueillir le fruit de sa peine, par les Cartes que M. Buache, jusqu'en 1737, & ensuite M. Belin, Ingénieur de la Marine, ont publiées sous ses ordres, elles sont accompagnées d'analyses qui exposent ses vûes & les raisons des changemens qu'il a cru nécessaires de faire quelquefois aux Cartes même les plus estimées.

Tout ce travail ne prenoit rien sur le service militaire de M. d'Albert, il n'avoit même accepté la direction du Dépôt qu'à condition d'être employé à la mer comme s'il eût été inutile à terre. Nous supprimons le détail d'une infinité de courses & de campagnes qui auroient pû faire la réputation d'un autre Officier, & qui ne peuvent tenir place dans son Éloge; nous dirons seulement qu'il se trouva commandant l'*E'ole*, de 64 canons, aux deux combats que M. de Court donna aux Anglois dans la Méditerranée; le premier servit à dégager les Espagnols, que les ennemis tenoient bloqués dans leurs ports; & le second fut le fameux combat de Toulon, des circonstances duquel le Public a été informé, & dont nous ne dirons par conséquent rien ici.

L'année suivante, M. d'Albert commandant alors le *Saint-Esprit*, vaisseau de 70 canons, se trouva, en poursuivant un navire, au milieu d'une flotte ennemie de 30 vaisseaux de guerre; il eut l'adresse de se tirer de ce mauvais pas, & le bonheur de faire, en retournant à Cadix, une prise qu'il y ramena, après avoir obligé plusieurs vaisseaux ennemis à rentrer dans leurs ports, la plupart très-incommodés.

Nous avons dit au commencement de cet Éloge qu'il étoit entré dans l'Ordre de Malte; mais la mort d'un frère
& d'un

& d'un neveu l'ayant rendu l'aîné & l'héritier de la maison, il crut devoir penser à un établissement : il épousa en 1746 M.^{lle} d'Arville, fille de M. Boisset d'Arville, mort à la fleur de son âge Brigadier des Armées du Roi, d'une très-ancienne Maison, & du nombre de celles que Henri IV, amena avec lui en France.

A peine M. le Marquis d'Albert (à qui nous donnerons dorénavant ce titre, qu'il avoit repris en se mariant) jouissoit-il depuis un an de son nouvel établissement, qu'il reçut en même temps le brevet de Chef-d'escadre & l'ordre de s'embarquer sur le *Magnanime*, pour commander celle qu'on armoit à Brest. Une tempête continuelle de plus de huit jours écarta son vaisseau du reste de l'escadre, & le desempara de ses mâts de hune & de presque toutes les manœuvres : il fit route avec ce qui lui restoit de voiles de rechange pour regagner le port de Brest, mais une seconde tempête, qui le maltraita encore plus que la première, l'ayant porté à plus de cent lieues au large, il se trouva au milieu de neuf vaisseaux de guerre anglois, desquels il n'y en avoit qu'un qui portât les marques de la tempête. Un des vaisseaux ennemis fut détaché pour l'attaquer ; mais après l'avoir bien considéré, il n'osa l'entreprendre, la seule contenance du Marquis d'Albert dans un vaisseau sans voiles & sans manœuvres, intimida tellement le Capitaine qui venoit l'attaquer, que malgré l'avantage d'un vaisseau bien en état sur un autre qui ne pouvoit se mouvoir, il ne se crut assez fort que quand le Commandant en eut envoyé un second à son secours. Il faut pourtant avouer que l'Officier anglois avoit raison ; la défense du Marquis d'Albert fut si vive, qu'après un combat de six heures les deux vaisseaux ennemis furent obligés de s'écarter pour raccommoder leurs manœuvres, soin dont M. d'Albert n'étoit malheureusement que trop exempt. On prit ce temps pour lui représenter qu'il avoit perdu plus de la moitié de son équipage, qu'aucun de ses canons n'étoit en état de servir, & ce ne fut qu'après avoir bien reconnu l'impossibilité absolue de continuer le combat, qu'il consentit à se rendre, & passa

202 HIST. DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.
sur le bord du Commandant Anglois, vaincu par la tempête plus que par l'ennemi, & prisonnier de ceux auxquels il eût pour le moins échappé, si l'état de son vaisseau avoit pû répondre à son habileté & à son courage.

Ce fut par cette aventure si glorieuse & si malheureuse pour lui que M. le Marquis d'Albert termina sa carrière militaire : la Paix ayant fini sa prison, nous le vîmes pendant quelque temps reparoître à nos assemblées ; mais des affaires indispensables l'ayant appelé en Provence, on le trouva, peu de temps après son retour, frappé d'apoplexie dans un cabinet où il se retiroit ordinairement : on tenta inutilement tous les remèdes, on ne put même lui faire revenir la connoissance, & il mourut dans cet état le 10 Février 1751, âgé de soixante-quatre ans & dix mois.

Il étoit grand & bien fait de sa personne, d'une vivacité extrême, mais tempérée par la raison & l'expérience, & qui ne rendoit son commerce que plus agréable ; d'une grande fermeté dans ses résolutions, toujours prête cependant à céder à la raison, & qui ne produisoit chez lui que de la constance sans opiniâtreté ; du reste, orné de la politesse puisée dans le commerce du grand monde & dans le service, respectant les droits de l'amitié, & ne servant même quelquefois les amis qu'avec trop de chaleur, aimant avec passion la véritable gloire, qu'un heureux instinct lui faisoit discerner du faux brillant dont tant d'autres se laissent éblouir ; en un mot, on peut dire que ses défauts, s'il en avoit, étoient si parfaitement en équilibre les uns avec les autres, que le dangereux pouvoir qu'ils ont ordinairement sur les hommes ne l'a jamais porté qu'à la vertu.

Sa place d'Associé-libre a été remplie par M. Quesnay, Médecin-Consultant du Roi.

